

Une nouvelle génération de musiciens mélange hip-hop, reggaeton, jazz et rock, avec une liberté de parole dont leurs aînés n'ont jamais bénéficié. Le DJ londonien Gilles Peterson les avait découverts en 2009. Il revient travailler avec eux.

Rappeurs sans peur à La Havane



HAVANA
CULTURA NEW
CUBA SOUND
de GILLES
PETERSON
2009, 21 €.

Par **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**
Envoyé spécial à La Havane
Photos **JOSÉ GOITIA**

La voix s'est tue sur un soupir, les notes abstraites du piano, le frottement soyeux de la contrebasse et l'écho amorti des baguettes sur la caisse claire se dissipent à leur tour. Fin du morceau. Dans la pénombre de la cabine d'enregistrement, le petit groupe fait silence. «*Just amazing*», finit par dire un blondinet. Simplement éblouissant. Orestes Aguila, l'ingénieur du son, lance à la jeune femme : «*Qu'est-ce que je te disais ? Tu es une chanteuse de première prise, c'est clair.*» Le pianiste Roberto Fonseca, qui joue et a écrit l'arrangement, acquiesce. Danay Suárez, l'interprète, auteure et compositrice, ne sait trop quoi répondre. Le blondinet n'est autre que Gilles Peterson, le DJ et producteur du projet *Havana Cultura*, dont le deuxième volet a été enregistré en cinq jours à La Havane, fin avril. La ballade à fendre le cœur de Danay s'intitule *Cuando tú no estés* («*quand tu ne seras pas là*») et

pour l'entendre, il faudra attendre jusqu'en octobre, date prévue pour la sortie du disque.

Il y a exactement deux ans, Gilles Peterson enregistrait à La Havane le premier *Havana Cultura*. Un nom emprunté au site Internet et à la structure de mécénat artistique créée par le rhum Havana Club, commercialisé dans le monde (sauf aux États-Unis, embargo oblige) à travers une joint-venture entre l'État cubain et Pernod Ricard. Le décor a changé depuis. Nous ne sommes plus dans les studios Egrem, au charme vétuste, de Centro Habana, le centre-ville de La Havane, où fut enregistré *Buena Vista Social Club*. La production a choisi les studios Abdalá, dans le quartier chic de Miramar, celui des ambassades. Au coin de la rue, portion de trottoir surréaliste, voisinent celles de la République islamique d'Iran et des Bahamas. «*Il y a moins de cachet mais c'est plus commode*, détaille en français Gilles Peterson. *Il y a un espace bar, une petite cour, des endroits où décompresser qui n'existent pas à Egrem.*»



Pour le deuxième épisode, il a réuni une équipe de production venue de Londres, renoué le contact avec les artistes du premier volume, Fonseca et Danay en tête, et a fait appel à de nouvelles têtes. Pendant ces cinq jours, tout ce que La Havane compte de talents créatifs et novateurs a défilé à Abdalá. Entre autres les voix solistes du groupe Interactivo, Francis del Rio et la belle Melvis Santa (2). «*Le premier disque, explique le DJ, s'est vendu à 20 000 exemplaires dans le monde. C'est modeste mais ça nous a permis de rentrer dans nos frais. Et de verser des royalties aux artistes. C'est pour ça qu'ils reviennent, ils ont constaté qu'on assurait à la fois dans le travail et dans l'aspect financier.*»

Né à Caen en 1964 d'une mère normande et d'un père suisse, élevé en Angleterre, Gilles Peterson a commotionné le monde musical dans les années 80 avec un tour de force : faire entrer le jazz sur les pistes des discothèques. Le mouvement Acid Jazz, qu'il a lancé, a révélé une génération d'artistes (Omar, Gal-

liano, Ronny Jordan, James Taylor Quartet) et marqué son époque. Aujourd'hui, son émission *Worldwide*, sur BBC Radio 1, diffusée en France par Radio Nova, est de celles qui font les succès et les réputations. «*J'ai toujours adoré les musiques latines*, poursuit-il. *Je les ai approchées en produisant le disque Nuyorican Soul, avec des musiciens cubains et portoricains de New York, dont Eddie Palmieri et Tito Puente. J'ai aussi enregistré au Brésil. Mais l'expérience cubaine est très différente : elle m'a éloigné de mes zones de confort. A New York, je communiquais en anglais. Au Brésil, je connaissais très bien la musique que j'enregistrais. A Cuba, non seulement je ne parle pas la langue mais, à mon arrivée du moins, j'ignorais presque tout de la scène locale.*»

«Je me suis dit wouah!»

Danay Suárez, 26 ans, a été la belle découverte du premier *Havana Cultura*. Un CD sous son nom a suivi (1), avec quatre longs titres largement improvisés en studio. En mars, elle était l'invitée de Roberto Fonseca pour la clôture du festival Banlieues bleues, à la MC 93 de Bobigny bourrée à craquer. Ici, elle déambule en chantonnant *la Javanaise* : l'autre invitée du concert, Mayra An-



drade, avait interprété la chanson de Gainsbourg et depuis, Danay ne peut plus s'en défaire. Nombreux sont ceux qui prédisent une grande carrière à cette pure enfant du hip-hop, ce que son allure sage ne laisse pas deviner. «Je viens d'El Cerro, confie-t-elle, un quartier très populaire, presque un ghetto. Mes parents sont scientifiques, ingénieurs, et même si à l'école je participais aux activités musicales, on n'a rien fait pour m'orienter vers une carrière artistique. Je suis diplômée en informatique, ce qui m'a été bien utile ensuite pour me débrouiller avec les programmes.»

Le rap, Danay Suárez le découvre dans une peña, réunion informelle de musiciens, pros ou amateurs, organisée l'après-midi. «Ce que j'ai entendu là m'a bouleversé: on parlait de dignité, des valeurs humaines, de non-discrimination entre races. Je me suis dit wouah! Voilà qui correspond à ma façon de penser, à mes valeurs. Je me sentie à l'aise dans cet univers où on prend très au sérieux le mot, la parole. Le rap t'apprend à être conséquente et responsable de chaque mot que tu emploies, il a été une école pour moi.» Danay Suárez commence à fréquenter un lieu devenu mythique, le studio Real Setenta, dans le quartier de Guanaba-

coa, où la plupart des rappeurs des dix dernières années sont passés. Un studio non officiel d'où chacun ressort avec ses morceaux sur un CD gravé ou une clé USB. C'est ainsi que se diffuse le rap à Cuba: de main en main, les productions professionnelles, même de la part des

«Rapper sur le trafic de drogue ou les armes n'aurait aucun sens. Notre rap parle des difficultés du quotidien et cherche des portes de sortie, une démarche positive face aux problèmes.»

Danay Suárez rappeuse

groupes les plus connus, étant rares. Après un débat sur la place à donner à ces nouveaux acteurs de la culture, les autorités ont décidé qu'il valait mieux les canaliser que les exclure: ainsi naît, en 2002, l'Agence cubaine du rap, à laquelle doivent adhérer les musiciens s'ils veulent être reconnus comme professionnels et toucher des cachets. La plupart des groupes y sont inscrits. Danay s'est fait connaître dans ce milieu mais n'y est pas restée enfermée. «J'ai multiplié les expériences, pris des cours de chant lyrique et intégré une compagnie d'opéra, puis rejoint le groupe d'un

musicien de rock fusion très populaire ici, X Alfonso. Maintenant, avec Roberto Fonseca, je me suis rapprochée du jazz et de la chanson plus traditionnelle.» Sans pour autant abandonner ses amours hip-hop. «Je crois que le rap cubain a une personnalité forte, qu'il s'est éloigné des modèles étrangers. Rapper sur le trafic de drogue ou sur les armes à feu n'aurait aucun sens, ça ne fait pas partie de notre réalité. Le rap d'ici parle des difficultés de la vie quotidienne mais cherche aussi des portes de sortie, une démarche positive face aux problèmes de la rue. Ceux qui critiquent le rap viennent des couches aisées de la population. Mais ils feraient bien d'écouter ce que les jeunes ont à dire.»

Bad boy aux dents en or

Terrain d'expérimentation, le prochain Havana Cultura sera aussi une des premières rencontres entre deux univers de la musique cubaine qui s'ignorent: le rap et le reggaeton. Le duel est inégal: le rap est marginal et écouté par les initiés, alors que le reggaeton a tout envahi avec son rythme rabâcheur (le dem

bow) et ses textes décriés pour leur vulgarité, en particulier quand il s'agit des femmes. Les groupes Gente D'Zona ou Los Salvajes, les chanteurs Micha ou Chacal sont les stars de cette culture de la rue. El Micha, justement, a été invité au studio par le rappeur Edgaro, du duo Doble Filo («double tranchant»), vétéran et figure de proue de la scène nationale. Grand garçon costaud, Micha (de son vrai nom Michael Sierra, 28 ans) a un côté ours débonnaire que ses poses de bad boy et ses dents en or ne parviennent jamais à rendre vraiment inquiétant. D'où vient-il? D'une zone défavorisée et excentrée, Reparto Eléctrico (quartier électrique), au sein du district Arroyo Naranjo (ruisseau orange). Les noms sont poétiques mais la réalité beaucoup moins: «Un endroit où on traîne beaucoup dehors quand on est gamin, où on grimpe sur les toits et on jette des pierres», décrit El Micha, qui poursuit: «J'ai découvert le hip-hop grâce à un pote de basket qui m'a entraîné dans les peñas ou à Alamar.» Alamar est un autre quartier en périphérie de la capitale, considéré comme le berceau et le fief du rap à Cuba. Micha, qui a déjà tourné à l'étranger (il était en janvier au New Morning à Paris)

Danay Suárez, dans le quartier Buena Vista où elle habite.

